



DIETRICH BONHOEFFER

Résistance et soumission

Lettres et notes de captivité

 **LABOR ET FIDES**

l'emporte, nous pouvons nous offrir le luxe de croire le succès sans importance du point de vue éthique. Mais s'il arrive que des moyens mauvais conduisent au succès, alors le problème se pose. Face à une telle situation, nous découvrons que ni le fait d'adopter une attitude théorique critique en observateur qui veut avoir raison et qui refuse donc de se placer au plan des faits, ni celle d'un opportuniste qui s'abandonne et capitule au nom du succès, ne peut être à la hauteur de notre tâche. Nous ne voulons ni ne devons être ou des censeurs offensés ou des opportunistes, mais des gens qui partagent la responsabilité de former l'histoire – dans chaque cas et à chaque instant, que nous soyons vainqueurs ou vaincus. Qui n'abdique pas, quoi qu'il arrive, sa coresponsabilité dans le cours de l'histoire, parce qu'il sait qu'elle lui est imposée par Dieu, trouvera au-delà de la critique stérile et de l'opportunisme, tout aussi stérile, une attitude féconde face aux événements de l'histoire. Ce qu'on appelle naufrage héroïque devant une défaite inévitable n'est pas héroïque du tout, parce qu'on n'ose pas jeter un regard vers l'avenir. La dernière question responsable n'est pas comment je me tire d'affaire héroïquement, mais (comment)¹⁴ une génération à venir doit continuer de vivre. De cette seule question historiquement responsable peuvent procéder des solutions constructives – même si elles sont momentanément très humiliantes. Bref, il est infiniment plus facile d'aller jusqu'au bout en raison de ses principes que de tenir selon une responsabilité concrète. La jeune génération aura toujours l'instinct le plus sûr pour discerner si l'on agit seulement par principe ou par responsabilité vivante ; car il s'agit là de son propre avenir.

De la stupidité

La stupidité¹⁵ est une ennemie du bien plus dangereuse que la méchanceté. Contre le mal, on peut protester, le mettre à nu, l'empêcher au besoin par la force ; le mal porte toujours en soi le germe de l'autodésagrégation, dans la mesure où, au moins, il laisse dans l'homme un malaise. Contre la stupidité nous sommes sans défense. Ni les protestations, ni la force ne mènent ici à quelque chose ; le raisonnement n'opère pas ; les faits qui contredisent ses propres préjugés, le stupide ne voit pas la nécessité de les croire – dans ce cas, il va même jusqu'à devenir critique – et lorsqu'ils sont inattaquables, il peut les mettre simplement de côté comme des cas isolés insignifiants. Contrairement au méchant, le stupide est entièrement satisfait de lui-même ; il devient même dangereux lorsque, facilement irrité, il passe à l'attaque. C'est pourquoi la prudence est davantage de mise face au stupide que face au méchant. Nous n'essaierons plus jamais de convaincre le stupide par le raisonnement ; c'est absurde et dangereux.

14. Par erreur dans le texte dactylographié : « où ».

15. Voir DBW 6 (E), 73 [É, p. 51].

Pour savoir comment nous pouvons avoir prise sur la stupidité, il nous faut chercher à comprendre son essence. Ce qui est certain, c'est qu'elle est une carence non pas [essentiellement]¹⁶ intellectuelle¹⁷ mais humaine. Il existe des gens d'une extraordinaire souplesse intellectuelle qui sont stupides, et d'autres qui, très lourds intellectuellement, sont tout autre chose que stupides. A notre grande surprise, nous avons fait cette découverte dans des situations précises. On a moins l'impression alors que la stupidité est un défaut inné, mais que, à certaines conditions, les gens sont *faits* stupides ou se laissent abêtir¹⁸. Nous observons en outre que les hommes vivant dans l'isolement et la solitude manifestent plus rarement ce défaut que les gens ou les groupes humains enclins à la sociabilité ou qui y sont contraints. Ainsi, la stupidité semble être un problème peut-être moins psychologique que sociologique. Elle est une forme particulière de l'influence des circonstances historiques sur l'homme, une manifestation psychologique qui accompagne certaines situations extérieures. En y regardant de plus près, nous constatons que n'importe quel grand déploiement de puissance extérieure, politique ou religieuse, frappe de stupidité une grande partie de l'humanité. Cela semble être carrément une loi psycho-sociologique. La puissance des uns a besoin de la stupidité des autres. Dans ce processus, ce n'est pas que certaines aptitudes de l'homme, comme l'intelligence, viennent à s'étioler ou à manquer brusquement, mais, sous l'influence écrasante de ce déploiement de puissance, l'homme est privé de son indépendance intérieure et dans telle ou telle situation qui se produit – de manière plus ou moins inconsciente –, renonce à trouver une attitude personnelle. Qu'on ne s'y trompe pas : l'obstination fréquente de l'être stupide ne doit pas nous faire croire qu'il est autonome. Dans la discussion, on sent nettement que ce n'est pas à lui personnellement qu'on a affaire, mais aux slogans et aux mots d'ordre qui se sont emparés de lui. Il subit un charme, il est aveugle, victime d'un abus dans son propre être, maltraité. Devenu ainsi un instrument dépourvu de volonté propre, l'être stupide sera prêt à commettre n'importe quelle mauvaise action, et en même temps incapable de la reconnaître comme quelque chose de mauvais. C'est là que réside le danger d'un abus diabolique. Par là, des hommes pourront être anéantis pour toujours.

Mais c'est précisément ici qu'il saute aussi aux yeux que ce n'est pas un acte d'instruction, mais seulement un acte de libération qui pourrait surmonter la stupidité. On est obligé de convenir ici qu'une vraie libération intérieure ne peut intervenir dans la très grande majorité des cas que lorsqu'elle

16. En allemand « wesentlich » ; par erreur dans le texte dactylographié « wamentlich » ; il pourrait aussi s'agir de « namentlich » (« littéralement »).

17. Voir DBW 14, 965 s. : « Mais on ne peut pas discuter avec ceux qui ne veulent pas écouter » ; 966, n. 68 : « Par la discussion on peut tuer chaque mot de l'Écriture. La faute n'est pas dans l'intellect, mais dans la disponibilité à écouter. »

18. Comme dans le passage de l'*Éthique* sur celui qui « méprise tyranniquement les hommes » (DBW 6, 73 [É, p. 51] : « Il tient les hommes pour stupides et ils le deviennent »), il y a aussi dans ce passage sur la « stupidité » un portrait psychologique de Hitler et de ses partisans.

est précédée d'une libération extérieure ; jusque-là, il nous faut renoncer à toutes les tentatives de convaincre l'homme stupide. Cet état de choses explique d'ailleurs de façon convaincante pourquoi nous nous efforçons toujours en vain de savoir ce que « le peuple » pense réellement, et pourquoi cette question est si inutile pour celui qui pense et agit d'une façon responsable – mais dans certaines circonstances seulement. Le texte biblique selon lequel « la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse »¹⁹ dit que la libération intérieure de l'homme responsable est la seule réelle victoire sur la stupidité.

Du reste, ces pensées sur la stupidité ont ceci de consolant qu'elles ne permettent absolument pas de croire stupide la majorité des êtres humains en toute circonstance. Tout dépendra en fait de ce que les autorités attendront d'eux : si elles attendront davantage de la stupidité de l'être humain ou bien de sa liberté intérieure et de son intelligence.

Mépris des hommes ?

Le danger de nous laisser entraîner à mépriser les hommes²⁰ est très grand. Nous savons bien que nous n'en avons pas le droit, et que nous n'aurons jamais, par là, que des rapports des plus stériles avec eux. Les quelques pensées qui suivent nous aideront à nous préserver de cette tentation : en méprisant les hommes, nous succombons à la faute principale de nos adversaires. Qui méprise un être humain ne fera jamais rien de lui. Rien de ce que nous méprisons dans l'autre n'est entièrement étranger à nous-mêmes. Que de fois nous exigeons d'autrui plus que ce que nous sommes prêts à accomplir nous-mêmes. Pourquoi avons-nous eu jusqu'ici une pensée si peu lucide de l'homme, de son exposition aux épreuves, de sa faiblesse ? Il nous faut apprendre à considérer les hommes moins d'après ce qu'ils font ou ne font pas, que d'après ce qu'ils endurent. La seule relation féconde aux hommes – surtout avec les faibles –, est l'amour, c'est-à-dire la volonté de maintenir une communauté avec eux. Dieu lui-même n'a pas méprisé les hommes, mais il est devenu humain par amour pour eux.

Justice immanente

Parmi les expériences les plus étonnantes, mais en même temps les plus irréfutables, figure celle-ci : souvent, dans un délai étonnamment bref, le mal s'avère stupide et inadapté. Cela ne signifie pas que chaque mauvaise action est immédiatement suivie d'une sanction, mais bien plutôt que l'abolition systématique des lois de Dieu dans le but affiché de conserver l'espèce

19. Pr 1, 7 ; Ps 111, 10.

20. Voir DBW 6 (E), 72-75 [É, p. 50-52].

humaine dessert justement l'intérêt de cette conservation. On peut interpréter de diverses manières cette expérience qui nous échoit. En tout cas, elle semble démontrer qu'il y a dans les relations de vie entre les hommes des lois qui sont plus fortes que tout ce qui croit pouvoir les dépasser, et qu'il est donc non seulement injuste mais aussi peu judicieux de mépriser ces lois. A partir de cette constatation, nous comprenons pourquoi l'éthique aristotélicienne-thomiste a promu la prudence comme une des vertus cardinales²¹. Prudence et stupidité ne sont pas indifférentes du point de vue éthique comme une éthique néo-protestante de la conviction a voulu nous l'enseigner²². L'homme prudent discerne simultanément dans la plénitude du concret et la multiplicité des possibilités qui en font partie les limites infranchissables qui sont données à tout agir par les lois permanentes qui ordonnent les relations de vie entre les hommes ; par ce discernement, l'homme prudent agit bien, et l'homme bon prudemment.

Il est vrai qu'il n'y a pas d'action historique significative qui ne franchisse ici et là les limites de ces lois²³. Mais il y a une différence décisive selon que l'on considère une telle transgression de la limite posée comme sa suppression et qu'elle est ainsi abandonnée comme droit de nature particulière ou selon qu'on est conscient, lors de cette transgression, de commettre une faute, peut-être inévitable, qui ne sera justifiée que dans le rétablissement et le respect de la loi et de la limite. Il n'est pas nécessairement hypocrite de donner comme but d'une action politique le rétablissement du droit et non simplement l'autoconservation. Le monde est fait de telle sorte que le respect de principe des lois et des droits de la vie serve en même temps au mieux l'autoconservation et que ces lois ne tolèrent d'être transgressées que brièvement et isolément dans le cas d'une nécessité absolue, alors que les lois écrasent tôt ou tard – mais avec une puissance irrésistible –, celui qui se fait un principe

21. La prudence (en grec *φρόνησις*, en latin *prudentia*, voire *sapientia*), chez Aristote comme chez Thomas d'Aquin, est « genitrix virtutum », présupposé et origine des attitudes morales ; elle fait partie, avec la tempérance, le courage et la justice, des quatre vertus cardinales (*virtutes cardinales* ou *principales*) ; voir à ce sujet Aristote, *Ethique à Nicomaque* VI, 5-13 ; Thomas d'Aquin, *Summa theologiae* I-II, qu.61 ; O. Schilling, *Lehrbuch der Moraltheologie* I, 225-346 ; J. Pieper, *Vom Sinn der Tapferkeit*.

22. Position largement répandue dans le Kulturprotestantismus (par ex. E. Troeltsch, *Grundprobleme der Ethik*, 626-639), qui juge de la valeur éthique d'une action d'après les motifs qui la fondent, à la différence de l'« éthique de responsabilité », où l'on assume la responsabilité « pour les conséquences (prévisibles) » d'une action (M. Weber, *Gesammelte politische Schriften*, 552). [Plus précisément, Troeltsch critique ici la position de W. Herrmann qui pensait pouvoir identifier l'éthique chrétienne à l'éthique formelle kantienne de la conviction (« *Gesinnung* »). Troeltsch lui-même développe une éthique du Bien, comme Schleiermacher, et non du devoir. Sa position est présentée dans un texte bien connu à l'époque de Bonhoeffer « *Protestantische Christentum und Kirche in der Neuzeit* », publié en 1906, puis en 1909, fortement remanié et réédité tel quel en 1922, dans l'encyclopédie dirigée par Paul Hinneberg, *Die Kultur der Gegenwart, ihre Entwicklung und ihre Ziele*, I, sect. IV, 1 : « Die Geschichte der christlichen Religion mit Einbeziehung : israelitisch-jüdische Religion », Berlin-Leipzig, Teubner, 1909², 611-617 ; 624-649. Voir l'édition critique récente : E. Troeltsch, *Protestantische Christentum und Kirche in der Neuzeit*, KGA 7, Berlin, Walter de Gruyter, 2004. N.d.T.]

23. Voir DBW 6 (E), 272-275 [É, p. 194-195].